

la pluie, avec leurs cuivres, leurs clarinettes et leur grosse caisse, rarement un violon. Ils sont de toutes les fêtes, ils vont de village en village s'offrir pour les noces, les fiançailles, les bals publics, et même les enterrements où ils marchent devant le cercueil en jouant des airs qui n'ont rien de funèbre.

Ici, à Pridvorié, ils font danser la foule. Comme partout, ce sont des valse, des blues, des tangos, mais sur une cadence toujours ralentie. Seulement, de temps à autre, un coup de grosse caisse et une phrase lancée par la clarinette provoquent des rires, des appels, et tout le monde se met en place pour le kolo.

C'est la danse populaire de la Yougoslavie, comme la czarda hongroise, comme la dabka de Turquie, auxquelles elle ressemble par certains rythmes et par les figures. Elle se danse de toutes manières, à deux, à quatre, à vingt, à cent, entre hommes seuls, entre hommes et femmes, sur les places, dans les champs, dans les cafés chics, dans les cabarets, et jusqu'au palais du roi, à Belgrade, où les bals s'ouvrent toujours par le « kolo royal ». Ses cadences sont diverses, de l'andante au presto, sur des modes nombreux que ce peuple très musicien reconnaît immédiatement. Le rythme seul occupe les danseurs. Rien de plus chaste qu'un kolo. Si les hommes, entre eux, se tiennent parfois aux épaules, hommes et femmes ne se touchent que des petits doigts crochés ou par les deux bouts d'un mouchoir, ou même se font simplement vis-à-vis, comme dans l'ancien quadrille.

En foule, le kolo forme de vastes rondes qui tournent lentement de gauche à droite, à pas mesurés, d'un seul mouvement. Ici, aux Konavli, avec toutes les robes blanches, les coiffes et les pompons, ou dans la campagne de Skoplié, quand les costumes moyenâgeux, alourdis de broderies, se meuvent dans la lumière, c'est un